

RENCONTRE AVEC LOTFI HAMADI GREEN SCHOOL UN DÉFI HUMAIN ET DURABLE POUR LA TUNISIE



Dans une Tunisie en quête de renouveau, Lotfi Hamadi, co-fondateur de l'association Wallah We Can, s'attaque à un défi de taille : repenser l'éducation à travers son projet novateur, Green School. Alliant autonomie énergétique, agriculture urbaine et impact social, ce modèle va bien au-delà de la simple réhabilitation des écoles. Au cœur de cette initiative, une ambition : créer un cadre durable et inclusif pour les élèves et leurs familles. Dans cet entretien, il partage la genèse de ce projet, ses défis et sa vision d'un avenir éducatif plus équitable et résilient.

Lotfi Hamadi, vous êtes le fondateur de l'association Wallah We Can et vous avez lancé le projet Green School depuis 2016 en Tunisie. Pouvez-vous nous parler de la genèse de ce projet et de ce qui vous a poussé à l'initier ?

Tout a commencé quand j'ai découvert l'existence des internats. Personne n'ignore la situation des établissements scolaires publics en Tunisie. Mais imaginez qu'en plus d'étudier dans un environnement précaire, certains élèves devaient vivre dans des bâtiments insalubres, avec peu ou pas d'accès à l'hygiène, à la sécurité ou aux divertissements, m'a fait comprendre que le problème en Tunisie était plus profond que celui d'une jeunesse désœuvrée. Il s'agit d'une enfance victime de violences systémiques. Pour développer un pays, il faut d'abord accompagner le développement des enfants. Fort de cette évidence, j'ai décidé, avec des amis, de m'engager pour le pays à travers l'éducation, en me concentrant sur les enfants.

La Green School repose sur des concepts tels que l'autonomie énergétique et la durabilité. Comment ces principes sont-ils intégrés dans le quotidien des élèves ?

Les élèves vivent au cœur d'un modèle durable. Que ce soit à travers l'énergie solaire, la réhabilitation de bâtiments qui étaient de véritables passoires thermiques, la transformation de terrains vagues en forêts comestibles ou encore la composition de leurs repas, grâce en partie à notre ferme biologique, tout reflète la durabilité. Les enfants sont-ils conscients de tout cela ? Je n'en suis pas sûr. Ils perçoivent bien sûr les améliorations en termes de confort et d'hygiène, mais il faudra encore du temps, de la constance et de la présence pour qu'ils saisissent pleinement l'impact durable de ce modèle.

Vous mettez un point d'honneur à inclure des pratiques d'agriculture urbaine dans le programme. Pourquoi cela vous semble-t-il essentiel dans un cadre scolaire ?

Avant tout, parce que l'un des principaux défis à venir sera alimentaire. Comment produire face aux changements climatiques et garantir l'accès à des aliments nutritifs et sains, à des prix abordables pour les enfants ? Ces questions deviennent de plus en plus pressantes. Nous travaillons donc à développer une agriculture résiliente, qui consomme le moins d'eau possible tout en garantissant les apports nutritifs nécessaires. Par exemple, nous remplaçons les laitues par du pourpier et le blé par du quinoa. L'agriculture, et plus précisément pour les élèves, la permaculture, dépasse son objectif initial : elle enseigne également la patience, l'effort et la conscience écologique.

Le projet Green School se veut également inclusif et social. Pouvez-vous nous expliquer comment vous intégrez l'aspect social à cette initiative ?

Le modèle Green School de Wallah We Can est avant tout économique, car nous savons que tous les droits ont aujourd'hui un coût. Pour défendre ces droits, il faut les financer. Une fois la rentabilité du modèle assurée, nous nous concentrons sur l'impact social. Nous formons les parents sans emploi des élèves à l'agriculture, en les salariant dans notre ferme, et les frères et sœurs diplômés sans emploi sont formés aux métiers de l'animation pour gérer les clubs extrascolaires que nous développons dans les établissements. En résumé, nous ne faisons pas de l'humanitaire, nous investissons dans l'humain.



Ferme Kidchen Wallah We Can © Lotfi Hamadi

Quels ont été les plus grands défis que vous avez rencontrés lors de la mise en place des Green Schools ?

Le défi humain, avant tout ! Comment sortir les parents des élèves du confort de la dépendance, eux qui préfèrent souvent vivre avec une aide sociale plutôt que de travailler.

Le défi administratif ensuite, avec un État qui, par ses lois et l'indifférence de ses fonctionnaires, n'aide pas à développer des solutions pragmatiques. Le défi culturel, où il faut sensibiliser une population qui préfère donner des cartables à la rentrée ou des paniers alimentaires durant le Ramadan, plutôt que de soutenir des projets à long terme. Enfin, le défi économique : comment financer des projets qui vont au-delà d'un simple coup de pinceau pour vraiment réhabiliter des écoles en profondeur. En période de crise, notre quotidien ressemble à une poupée russe : sous chaque défi se cache un autre, mais nous l'assumons. Après tout, si tout était facile, il n'y aurait pas besoin de société civile.

Vous mentionnez souvent que l'objectif est d'étendre ce modèle au-delà de la Tunisie. Comment envisagez-vous l'évolution du projet Green School à l'échelle internationale ?

Nous avons déjà commencé, en adaptant le modèle Green School à un orphelinat au Liban et à des écoles en Cisjordanie. C'est pour cela que nous avons pris le temps de travailler sur un même établissement, dans une même localité, au début. Nous voulions créer un modèle et un processus qui puissent s'adapter à différentes régions. Le modèle est simple : nous identifions une école, nous évaluons les travaux



© Lotfi Hamadi

nécessaires pour garantir le confort et la sécurité des élèves, puis nous analysons la région pour déterminer le type d'agriculture à développer et les formations à fournir aux adultes que nous intégrerons dans le projet économique. Ensuite, nous passons à l'action. Ces pays ne sont pas faciles, mais 12 ans d'engagement face à des défis en Tunisie nous ont rendus plus pragmatiques et résilients.

Enfin, quels sont vos espoirs pour l'avenir de Wallah We Can et de vos projets à venir ?

Mon espoir est que nous réussissions nos projets. Et quand je ne serai plus là pour diriger Wallah We Can, j'espère que l'association restera fidèle à son engagement de terrain et à sa mission de résultats, sans sombrer dans la bureaucratie comme tant d'autres associations. Ce serait vraiment un gâchis de voir des budgets colossaux consacrés à parler des problèmes plutôt qu'à les résoudre, alors qu'ils pourraient juguler tant de maux sociaux et environnementaux.

Un dernier mot pour les jeunes qui souhaitent s'engager dans des projets similaires ?

S'engager ne devrait pas être une option, mais un réflexe. En attendant que cela devienne le cas, il est important pour les jeunes de s'engager pour défendre leurs libertés, leurs droits, leur avenir et celui de leurs proches. De plus, l'engagement est une excellente école de la vie, qui leur sera utile dans leur carrière professionnelle.



© Lotfi Hamadi